

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 fr.
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION  
PARIS - 15, RUE D'ORSEL, 15 - PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## Propos d'un Paysan

Savants et  
Pédagogues

Cette fois-ci, c'est mon vieux professeur qui est venu vers moi. Ça le tarabustait, notre petite caisse que j'ai fait imprimer au *Libertaire*.

En lisant ça, je m'aperçois que je n'ai pas été tendre pour les savants, me dit l'amie Lucien; je voudrais pourtant qu'il n'y eût pas d'équivoque.

Dans ma pensée, il n'était question que des faiseurs d'embarras, les pédagogues et les publicistes qui ont une tendance marquée à encombrer la circulation.

Les savants par eux-mêmes, surtout s'ils se bornent à être savants, ne sont pas plus embêtants que ça. Exemple, les Berthelot, les Pasteur, les Darwin, les Curie.

D'ailleurs les savants n'obstruent guère de leur prose les colonnes des journaux.

Les savants ne sont que très rarement (sauf en Allemagne où il y a quatre fois plus de fonctionnaires qu'en France, ce qui n'est pas peu dire) des fonctionnaires. Mais même dans le cas peu fréquent où ils sont fonctionnaires, ils sont non des pédagogues, mais des conférenciers.

Il n'y a pas des élèves (des enfants), mais ils ont des auditeurs de vingt ans et plus.

Par suite, les savants, même professeurs, n'ont pas cet esprit pédagogique et autoritaire de ceux qui enseignent à des enfants.

Et ce qui prouve que mon idée est juste, c'est que plus les pédagogues enseignent à des élèves plus jeunes, plus ils sont vaniteux.

Les instituteurs primaires me paraissent détenir le record.

Même dans les collèges (enseignement secondaire) il y a une différence entre les professeurs des classes inférieures (élèves de 10 à 12 ans) et les professeurs des classes supérieures (élèves de 14 à 18 ans).

Ces derniers ont l'esprit plus large et moins vaniteux que les premiers. Quant aux professeurs des facultés (enseignement supérieur), Droit, Médecine, Sorbonne, Collège de France où enseignent les Taine, les Renan, les Berthelot, etc., ces professeurs dont les élèves ou plutôt les auditeurs ont 20 ans et au-dessus, ces professeurs sont des modestes à côté des instituteurs.

A quoi, me dis-tu, attribuer cela ?

Mais je viens de le dire, à ce simple fait que les professeurs de l'enseignement supérieur sont plutôt des conférenciers et que là ils échappent à l'esprit pédagogique, orgueilleux et insupportable de vanité des pédagogues, esprit de vanité qui augmente en inverse de l'âge de leurs élèves !

Plus les élèves sont jeunes, plus le professeur, attardé aux vieilles méthodes scolastiques, a besoin de montrer de l'autorité pour les tenir. Il doit faire la police de l'école. En plus d'un professeur, il doit être un policier et un gendarme.

L'instituteur est maître de sa salle d'école (d'ailleurs c'est son nom, maître d'école), tandis que le conférencier n'est pas maître de sa salle de conférences.

La comparaison que fait l'instituteur entre son intelligence à lui, si petite soit-elle et celle de ses élèves enfantins qui s'ouvre à peine, lui monte le coup. Il croit toujours voir devant lui des intelligences faibles. Mêlé à d'autres hommes, il prend toujours ses compagnons pour des enfants, il leur explique tout, comme à des enfants, même des choses que les autres comprennent mieux que lui.

Les instituteurs remplacent un peu les curés. Estampillés par l'Etat comme prêtres laïques, ils ont des sacerdotes cet

état d'esprit, qui les porte à se croire maîtrisés quand ils ne dominent pas.

Ils sont envahisseurs au possible. Ils pullulent dans grand nombre de Sociétés, surtout dans la Franc-Maçonnerie où ils ont un tarif de faveur. Ils veulent y être les maîtres et j'ai bien peur que le jour où ils entreront dans les Bourses du Travail, leur esprit de domination n'entre avec eux.

La aussi, il leur semblera qu'ils doivent faire la classe aux travailleurs.

Li leur manifeste de Nantes, où ils parlent d'apporter au prolétariat qu'ils considèrent comme un beau ramassis d'ignorants, le concours de leurs connaissances. *L'instinct né de l'auauua est la*. Ils voudront diriger les ouvriers, les commander comme leurs élèves.

Pardon ! ami, si je t'interromps, fis-je à mon tour, mais il me semble que le procès que tu fais aux instituteurs syndicalistes est injuste et partiel. Ce qui est vrai pour la majorité des instituteurs cesse de l'être pour la minorité qui, justement, veut réagir contre cet état de choses. Tu parles de prêtres laïques, mais ne vois-tu pas que les instituteurs qui se syndiquent, sont des hérétiques, des schismatiques, tout au moins des excommuniés, des prêtres qui se déroulent.

Pouvons-nous traiter de la même façon les défrôqués et les curés qui restent dans le giron de l'église ? Sans doute vas-tu me dire, beaucoup de défrôqués ne valent guère plus quand ils ont jeté le froc aux orties. Peut-être ! et, poursuivant ma comparaison, je t'accorderais qu'un nègre patriote, à rendre des points à Bocquillon (pas celui de la Lanterne), ne m'inspire pas une grande sympathie, malgré qu'il ait subi les foudres du renégat Briand. Le Désirat qui a flirté avec la jaunisse, lors de l'élection de la commission administrative de la Bourse du Travail de Paris, ne me dit pas non plus grand'chose qui vaille. Mais malgré ces deux leaders et leurs cabrioles, je suis et je reste partisan des Syndicats d'instituteurs.

Nous vous renvoyons à la lecture de la quatrième page de tels et tels journaux grivois, pour vous fournir des traits d'esprit. En attendant, dégustez donc cet apéritif d'Espe : « La langue est à la fois la pire et la meilleure des choses. »

Le jury qui condamne au nom de la Moralité et de la Vertu se recrute dans le monde dit « honnête » ;

Et ce sont ces mêmes jurys qui pétitionnent à gogo pour le maintien de la peine de mort.

## EDHEC ET MAT

Allons, il va perdre, il est en train de perdre, que dis-je ! il a perdu...

« Il », c'est le Matin, L'Humanité vient de lui faire le coup du matin, pardon, du lapin, et, pour une fois sauvez-vous, la couleuvre est due à avancer. Il va falloir rendre au Trésor — réjouissons-nous — la bague de 64.881 francs, intérêts en plus, ce qui, depuis sept ans, lointain de se composter, ne ferait pas loin de 80.000.

Ceci c'est la galette, le vil métal ; ne parlons donc que peu de ce chichi, mais ouvrons-les grandes, très grandes pour écouter ce qui va se passer à la Chambre et quel funet de pourriture et de corruption en sortira.

Clemenceau crâne, pour la galerie, mais quelle frousse ! Et s'il allait tomber des suites de l'histoire !... C'est égal, la mission Blanchet, qui c'me se souvenait ?...

Etre tué par un cadavre, c'est un peu

## MUFLERIE POSSIBILISTE

Le Proletaire, spéculant à la fois sur la solide de ses lecteurs et leur ignorance de la langue anglaise, relève une correspondance parue dans cette langue à notre quatrième page.

La même « correspondance » avait paru en français dans le précédent Libertaire, et, naturellement, la pudeur de ces messieurs n'avait point été choquée. Aujourd'hui un « vieux pro » linguisque délicat et subtil, affecte de reculer équivocu la demande d'échange de conversations avec des camarades anglaises et italiennes.

« Cristi ! On ne s'embête pas chez les anarchistes ! » s'exclame-t-il.

En effet, camarade, moins que chez vous, si nous en jugeons les loisirs que vous attribuez à la recherche saugrenue de la petite bête.

Nous vous renvoyons à la lecture de la quatrième page de tels et tels journaux grivois, pour vous fournir des traits d'esprit. En attendant, dégustez donc cet apéritif d'Espe :

« La langue est à la fois la pire et la meilleure des choses. »

G. D.

## La Fête de "La Ruche"

## PROGRAMME

C'est le jeudi 2 janvier, à huit heures et demie du soir, dans la grande salle des fêtes du « Petit Journal », 21, rue Cadet, que se tiendra la fête de « La Ruche », organisée par Sébastien Faure, sous les auspices des Sociétés coopératives de Paris et de la banlieue.

Le programme, entièrement exécuté par les enfants de « La Ruche », sera des plus variés et comprendra des chœurs, chansons, monologues, divertissements, petites comédies, etc. Piano à queue de la Main-Caveau.

En outre du concours de l'excellente symphonie de « La Belleville », causeuse, par Sébastien Faure, sur la « Coopération », avec le développement suivant : « La Ruche est la forme de la coopération intégrale, puisqu'elle est matérielle, intellectuelle et morale. »

Nos amis sont prévenus qu'ils trouveront des cartes au « Libertaire » et dans les principales coopératives de Paris et de la banlieue.

Prix des places : 1 franc pour les grandes personnes, 50 centimes pour les enfants au-dessous de 13 ans.

Les portes seront ouvertes dès huit heures, et la salle sera bien chauffée.

Au hasard  
du chemin

## ENTRE FRÈRES

Placé dans l'obligation douloureuse d'accepter pour ses élus les historiques 6.000 francs, parti socialiste avait décidé de couper la poire en deux et d'en accorder une juste moitié à la caisse de propagande. Or, des dissidents, trois refusent de lâcher cette partie.

Ces derniers protestent contre la décision du Parti, « taxant du même impôt de 3.000 francs et ceux qui n'ont que (sic) leur indemnité parlementaire et ceux qui jouissent de 50.000 francs de revenus ». Il fallait cette petite aventure pour rappeler aux honorables le chapitre de Rousset sur « l'inégalité des conditions » ; mais la seule inégalité qui les touche, c'est celle qui concerne leur condition.

## MEURS BOURGEOISES

Sous le prétexte fallacieux d'enfjeter des perles, de jeunes fillettes, la plupart impudiques, étaient remises par une proxénète entre les mains (?) de très honorables commerçants.

Voici qui nous change de Soleilard, du satyre « proléttaire », des exploits de chemineaux, tous gens vulgaires parce que de bas étage.

Mais l'honnête commerçant n'a pas, lui, l'excuse de la privation sexuelle, il s'autoriserait plutôt du dégoût qu'inspire la banalité aux artistes.

Nous n'ajouterons pas une pierre à toutes celles jetées ; nous soulignons toutefois formellement ceci :

table sans aucun danger et avec beaucoup d'aisance. S'agit-il d'un bateau ? Un bout défoncé, la quille en l'air et l'imagination aidant, l'esquisse devient aussitôt une incomparable automobile de course.

Il est regrettable de prévoir que d'aus- si précieuses dispositions seront contrariées et corrigées par la suite. La maman d'abord, puis les éducateurs officiels viendront, qui inculqueront au jeune anarchiste le respect de la forme et des usages, le mépris de l'analyse, l'amour des choses et des idées toutes

Mais le soir, sous la lampe familiale, lorsqu'on retrouve les visages vieillis de ceux dont on a repoussé l'étreinte pour mieux être libres ; lorsqu'on se laisse aller aux amertumes du souvenir, lorsque, les yeux voilés, par on se sait quelle obsession, on cherche la place de ceux qui ne reviendront plus, remontant à leur tour le mécanisme du jouet nouveau, les petits dans un coin, émerveillés et silencieux, échappant à votre tristesse.

Malheur si quelque pantin de deux sous ne vient pas distraire l'enfant, à l'heure où la joie des autres retentit au dehors et fait penser aux disparus qui s'évoquent dans les coins d'ombre. Alors, lui aussi se souvient, lui aussi revoit l'image, agrandie par l'absence de celui qui n'est plus là pour embellir un peu ses premières années.

On a beau vivre avec des idées, faire le fanfaron et l'insensible, jouer à l'homme fort qui a secoué les poussières ridicules et vaines du sentiment et ne s'arrête plus à de si négligeables détails, l'impression est déjà forte pour le cœur d'un homme.

Lorsqu'il ne reste plus là que la femme et l'enfant, comme c'est le cas pour la campagne et le petit de notre pauvre camarade Jourdain, par exemple, et de tant d'autres qui passent leurs fêtes dans l'horreur et la solitude de la prison, l'impression doit être telle que nous devons nous efforcer d'y remédier par une solidarité soutenue et si ardente qu'elle soit capable de ramener l'absent à son foyer.

Henri Duchmann.

Simplement  
Anarchistes

Sous une forme philosophique, continue, dans les journaux anarchistes, la lutte entre l'esprit individualiste et ce qu'on peut appeler l'anarchisme tout court, mais qui est, comme nous le verrons plus loin, le socialisme-anarchiste, le socialisme-libertaire.

François Lucchesi, dans le *Libertaire* de la semaine dernière, reprend la thèse sous une forme légèrement différente et nous dit :

« Bien considéré, l'anarchisme n'est, en réalité, qu'un moyen, dont le but est l'individualisme. »

Il nous dit que les anarchistes veulent supprimer la propriété et autres entraves parqu'ils « veulent l'expansion de la vie, l'autonomie de l'individu et son libre développement, et vivre leur vie individuelle selon leur conscience morale individuelle. »

De cette affirmation, il déduit que cet individualisme, au vrai sens moral de mot, est bien le principe, la raison suprême et le but de l'anarchisme et de l'anarchie, moyen et condition nécessaires de sa pleine réalisation. »

Il en tire cette conclusion « qu'au fond de tout anarchiste conscient il y a un individualiste et qu'il n'a pas d'anarchiste véritable, s'il n'est forcément individualiste. »

Les gens veulent vivre intellectuellement et moralement — forme élevée de l'individualisme — ; en cherchant à réaliser cela, ils trouvent comme obstacle toute l'organisation sociale actuelle — propriété, famille, état, etc. — et pour arriver à leur développement intellectuel et moral complété de leur personnalité — ils deviennent anarchistes.

Telle est la thèse que soutient le camarade Lucchesi. Elle nous conduirait à déclarer que ceux qui ne sont pas individualistes ne peuvent être anarchistes et elle nous force à en tirer cette conclusion que s'il est démontré aux individualistes que l'anarchisme n'est pas pour eux le moyen qui conduit au but qu'ils se proposent, ils cessent immédiatement d'être anarchistes.

Je prétends que cette opinion, que Lucchesi dit être conforme à la réalité, lui est, au contraire, opposée et que les sociétés et les individus vont vers la liberté de l'individu, vers l'individualisme moral et intellectuel, inconsciemment ; que ce ne sont anarchistes que ceux des individus qui étaient socialistes et ne pensent réaliser leur conception sociale qu'en anarchie.

De cet état d'anarchie que nous apercevons, nous tirons alors la morale, la philosophie, qui est le triomphe de la liberté individuelle et, par conséquent, la possibilité pour ceux qui en seront capables de développer leur individualité.

Par conséquent, l'anarchie aura pour effet et non pour cause la possibilité du développement individuel.

L'individualisme philosophique dont nous parlons ici est bien non point à proprement parler le but mais l'effet,

Le but, non point subjectif, mais objectif, le but objectif c'est que nous révèle l'observation, c'est simplement et sans aucune préoccupation idéale le désir de vivre l'exploitation de la domination.

Pour admettre que l'individualisme est

phique que s'échafaude l'anarchisme, mais non au contraire sur la soudarre, sur l'en-taide économique.

Puis, nous examinerons si possible, quelques opinions de Falante et de Basch sur l'individualisme et nous verrons une fois de plus que cette doctrine n'a rien à voir dans les fondements de notre conception anarchiste.

Avant de terminer, je veux rappeler (Libertaire 24-31 mars 1907), l'article : « Solution individualiste de Ludovic Bertrand, ou il explique pourquoi il est socialiste, communiste, individualiste et anarchiste ».

Nous sommes anarchistes parce que ce mot est la « synthèse » de la thèse socialiste (domaine économique) et de l'anti-thèse individualiste (domaine politico-moral).

Tant que ces discussions resteront philosophiques, elles seront sans conclusion digne, mais le jour où nos amis sombreront dans l'individualisme aristocratique et egoïste d'un Stirner et d'un Nietzsche, le jour où ils seront des intégraux, des oppresseurs, ils cesseront d'eux-mêmes d'être des anarchistes, ils seront les adeptes de cette doctrine qui est celle des privilégiés et des repus et qu'Yves Guyot dénit ainsi :

« L'individualisme est la doctrine politique d'après laquelle l'individu est LA FIN et L'ETAT le moyen (Le Démocrate individualiste, p. 126 et 236). »

Et pour prouver combien ces doctrines sont illégales et peu anarchistes parce qu'elles ne peuvent exister que par la force, je tiens à copier ces lignes (p. 241 et 242) :

« Les théories de Stirner et de Nietzsche ne sont pas des doctrines politiques. Elles relèvent de la psychiatrie ».

Nous verrons par la suite, pourquoi, en conformité avec Basch, nos deux « géants de la pensée » relèvent, en effet, de cette partie de la médecine qui traite des maladies mentales.

Pour montrer aussi combien l'individualisme d'Yves Guyot est en opposition avec nos conceptions, je cite encore :

« Quant aux anarchistes Kropotkin, Elisée Reclus, Jean Grave qui aboutissent au communisme, ils poussent la contradiction jusqu'à l'absurde. »

Ce que les penseurs, les philosophes émettent et supportent, les économistes le traduisent et le transportent dans le domaine de la vie matérielle, et nous voyons ainsi que l'individualisme en évitant quelque peu, passe de la conception anarchiste à la théorie étatiste, et que nous n'avons rien de commun avec de telles conceptions.

Lorsque, dans le Libertaire du 19-26 mai 1907, Ludovic Bertrand dit qu'étant d'abord contre les formes d'oppression actuelles il reste, qu'on le veuille ou non anarchiste, je suis avec lui.

Mais, où je me sépare franchement de lui, c'est lorsqu'il dit : « Je cesserai immédiatement d'être anarchiste, si *demain* je ne trouvais plus devant moi le principe d'autorité qui m'écrase et contre lequel je m'élève aujourd'hui. »

C'est la même conclusion qui s'impose quand on lit l'article de Lucchesi et que je regrette.

Pas plus qu'on ne cesse d'être républicain en République, on ne cesse d'être anarchiste en anarchie.

Quand nous aurons (?) réalisé notre conception, nous serons alors conservateurs, nous voudrons garder soigneusement, jalousement la liberté dont nous pourrons à ce moment-là, et éviter le retour de cette autorité qui nous aurons renversée, et nous serons encore anarchistes et libertaires.

Henri Moreau.

## Procédés Syndicalistes-Reformistes

L'Ouest Syndicaliste, signale à l'attention de ses lecteurs un fait que le Libertaire, ne saurait passer sous silence ; d'autant qu'il concerne un bon militant anarchiste de Saint-Nazaire, le camarade Moreau, qui vient d'être condamné à un an de prison.

A la fin du mois de novembre, Moreau, qui est syndiqué au Textile, avait écrit de sa prison, au comité de la Bourse de Saint-Nazaire, pour demander qu'on veuille bien lui faire tenir des livres et des journaux, afin d'occuper utilement les loisirs forcés de sa détention.

Le camarade Moreau reçut du secrétaire de la Bourse, le citoyen Gauthier, la stupéfiante lettre qui suit :

« Au citoyen Moreau, détenu politique, maison d'arrêt de Saint-Nazaire.

Saint-Nazaire, 1<sup>er</sup> décembre. 1907.

Citoyen Moreau,

« J'ai communiqué votre lettre à la rédaction du Comité général de la Bourse du Travail, vendredi 19 novembre, à l'unanimité moins une voix, le comité a décidé de ne pas donner suite à votre demande.

Recevez, camarade, mes salutations.

Pour la Bourse et par mandat, le secrétaire :

H. GAUTHIER.

FEUILLET DU LIBERTAIRE (13)

## Dialogue DES CÉLESTINS

IV

### Le Pandémonium des Célestins

Sainte Wéga. — Par la séduction des accords de ma lyre harmonieuse et irrésistible, j'ai fait surgir des profondeurs de l'abîme les monstres les plus farouches, les espèces les plus ignorées, les types les plus sangueux, et je les ai vus ramper à mes pieds ; j'ai pu arracher aux êtres et aux choses leurs secrets les plus primordiaux ; j'ai pu éduquer des cités de rêve et susciter des prodiges infinis ; j'ai réussi à arracher des masques indéfendables et à confesser la nature obstinément défiante ; j'ai vu se sensibiliser la mort, se spiritualiser l'inertie ; j'ai pu provoquer la condensation d'apparences fugitives qui dévouement venâtre se soumettre ; j'ai pu, sans fatigue, évocer les spécielles les plus réfractaires ; en un mot, je me suis identifiée avec l'espace sans discontinuité, j'ai intégré le cognoscible et l'incognoscible... — le génie du grand tout divinatoire-

que penser d'une telle manière de faire ? Est-ce que de semblables procédés ne sont pas bons pour conner la bourse ?

C'est égal, la Bourse du travail de Saint-Nazaire a beau être un nid à réformistes, ces derniers ne devaient pas oublier que Moreau, quel qu'il fût, était une victime de la Société capitaliste, un militaire de l'action syndicale et que c'était justement pour cause d'action syndicale qu'il était détenu.

Dire qu'il y a encore des camarades qui pensent qu'il n'y a rien à faire pour les anarchistes dans les groupements syndicaux ! Il y a beaucoup à faire ; il y a tout à faire ! Il y a surtout à s'élèver contre l'omnipotence des politiciens qui ont par trop accoutumé à traiter les syndicats en pays conclus ; qui agissent avec les syndicats comme si ceux-ci n'étaient réellement que des poires pour la soif, et les syringues des gens bons tout au plus à cotiser.

Les aptures du syndicalisme qui, tel Onan, se suffit à lui-même doivent convenir que, devant les politiciens, les anarchistes qui sont syndiqués, doivent rester anarchistes.

Puisque les légalitaires, eux, ne se cachent point d'être, dans le syndicat, ce qu'ils sont dans leur parti politique, pourquoi les anarchistes, quand ils sont syndiqués, ne resteraient pas anarchistes ?

Il y a de bonnes raisons pour cela.

Le plus triste, c'est que l'idée de patrie prend aussi la fuite. Autant en emporte le vent, et si le balcon le Patrie ne revient pas, cette bûcherie « la patrie » prend le même chemin.

quelque chose dans les évolutions de ce vieux guignol.

Pourvu que le peuple, ce grand enfant, ne se lasse pas du vieux pantin qui l'amuse et, pour voir ce qu'il y a dedans, ne se divertisse à l'ouvrir... car il serait vraiment dégout.

Il n'y a rien de bon, pas même de la sciure, dans cette carcasse. Emants, n'y touchez pas, elle tombera toute seule.

### Il nous revient

Qui ?... Le Patrie ?

La bonne presse l'a dit. Mais la bonne presse s'est trompée.

Elle se pousse vers un monde meilleur, où l'armée est respectée !

Le plus triste, c'est que l'idée de patrie prend aussi la fuite. Autant en emporte le vent, et si le balcon le Patrie ne revient pas, cette bûcherie « la patrie » prend le même chemin.

### Petit Noël

Il est particulièrement touchant celui que le neo-patriote Clemenceau veut offrir à nos amis de la Guerre Sociale.

A l'heure où j'abjole, je me demande si le jury de la Seine sera pour Hervé, Miguel Almeyda et Merle, une douzaine de domestiques pourvoyeurs de geôle au service de Flic 1<sup>er</sup>. Espérons que non et attendons.

Les camarades et lecteurs qui nous font des commandes de livres ou de brochures, doivent comprendre que le montant doit toujours accompagner la commande : les éditeurs nous laissent payer comptant et nos ressources étant limitées ; il nous est impossible de faire des avances souvent élevées.

Le ministré Radical pose une question. Cette question n'est point posée, mais est-ce une raison pour que je garde le silence ? Non pas, et, comme j'aime fourriner mon nez un peu partout, je veux dire mon nom aussi !

Notre ami Gustave Hervé — « Gustave le mauvais sujet », pour les « contre-déviation » du grrard P. S. U. — s'en est allé tout dernièrement développer devant les prolétaires de Cherbourg les idées antifascistes et antipatriotiques. Or, figurez-vous qu'il obtient dans cette ville de la réactionnaire Normandie un succès monstrueux, et ce, malgré les menaces grossières et boutonnées d'obstruction lancées par les communistes et les patriotes chérbourgeois. De là les colères de la presse bien pensante.

Ce sacré Hervé, avec sa théorie du ubi bene, ibi patria (où l'on est bien, là est la lère de la basse-cour républicaine).

Quel affreux concert de lamentations ! Triste ! triste ! Oyez plutôt l'alarmeur le Radical sur la foi patriote qui s'éteint : « Il y a de beaux jours que de cette religion (la religion patriote) M. Hervé se moque, sans mettre nulle sourde à ses anathèmes. Religion patriote ! »

Voyez comme elle est défilée par le grand secrétaire à l'antipatriotisme dans l'ordre du jour voté samedi à l'issue de la conférence de l'Alma : « Considérer que la religion patriote enseignée au prolétariat par la bourgeoisie capitaliste est qu'une rédition des anciennes religions aujourdhui tombées dans le désordre, etc. »

La conclusion, après cela, n'est pas difficile à deviner.

Poursuivons, cependant. Cela en vaut la peine. « Considérer que le prolétariat ne saurait avoir de patrie, n'ayant pas d'intérêts communs avec la bourgeoisie capitaliste ; que le devoir des prolétaires est de mettre en application la devise de l'international ouvrière : « Proletaires de tous les pays, unissez-vous », déclarent

deux de nos dix-huit officiants ; ensuite, j'ai lu, oh ! pas entre les lignes, que les anarchistes, les révolutionnaires, les hervéistes, etc., étaient les malades du corps social ; qu'ils menaçaient de le contaminer et qu'il fallait, coûte que coûte, et même au prix des plus grands sacrifices, enrayer le fléau dévastateur : les trompettes de Jéhovah, annonciatrices du Jugement dernier, n'avaient pas de sons plus lugubres.

La trompette de M. Brousse, qui est un peu le Villette de la maison, et qui, jadis, voulait trouver des poitrines de rois et renverser les trônes à la lueur des bombes, la trompette de M. Brousse joue le morceau d'ouverture :

« Mais ce qui ne peut être toléré, sous peine de dislocation, c'est que sous le couvert d'un programme des éléments s'introduisent dans le parti pour faire une œuvre de déviation et chercher à faire prévaloir un programme différent ; ce qui est détestable, c'est que la force d'un grand parti soit ainsi compromis pour être employé à un objet qui n'est pas celui pour lequel des militants se sont groupés. A cela il faut y mettre fin.

« Pour parler clair, l'esprit d'anarchie pétrifie dans les syndicats et les groupes, mine le parti socialiste, en change les modes d'activité. Il est urgent de l'en chasser. »

Hein ! est-ce assez lamentable cette plainte d'un cœur déchiré, ulcéré...

Mais passons à une autre trompette, celle de M. Fournière, si vous voulez ; elle nous parle du danger des jeux révolutionnaires et antipatriotiques :

« Ce sont là jeux périlleux et pour les imprudents casse-cou et pour ceux qui se sont vainement efforcés de les retenir. Périlleux pour l'institution sociale elle-même, menacée de répression, et pour notre nationalité, dont la subordination à un empire militaire étranger serait un désastre pour

notre devoir pour l'avenir, et, certes, cette victoire nous sera le merveilleux cordial qui engage à la lutte et fait gagner la partie.

Le mot de la fin de ce procès est donné par l'agent Laurent lui-même, celui qui procéda à l'arrestation de Laussinotte et le trouva « porteur » du fauves revolver, alors que d'autres lavaient « vu braqué » ou « vu en mains ».

Dans un couloir, un de nos amis entendit dire à un collègue (j'allais écrire : « complice ») : « Si l'est acquitté, qu'est-ce qu'on va prendre par le patron... »

Alors, oui, vous avez pris ?

Pauvres vieux ! ce sont vos éternités.

D.

## Possibili-Possibile

La rue Legendre est la rue des schismes ; nous y vîmes jaus cette fameuse église canonique française de joyeuse mémoire, qui dura tout juste le temps d'un vaudeville, ce qui est tout regrettable, les occasions de s'amuser étant si rares, et où officiait l'évêque, dont le violet semblait d'autant bon teint que celui des prélat sacres par le bon nom de Rome.

C'est dans le café de l'Industrie, un gentil petit café blanc à l'air bien honnête, que s'y déroule le culte du schisme possibiliste ; mais que les cérémonies en sont ternes, comparativement au schisme ruillant de l'autre bout de la rue, où bien si mystérieuses que le profane ne peut les deviner !

J'ai jeté bien des fois en passant un coup d'œil curieux à l'intérieur de ce gentil petit café blanc à l'air bien honnête, et invraisemblable, je n'ai vu que le citoyen Abel Crassac, champion de l'antisémitisme en France, cauchemar de M. Expert-Besancçon, espoir du syndicat de la Vieille-Montagne et ami de M. de Chamaillard, préfet du Finistère. Le glorieux, tendre et désintéressé Crassac, ange tutélaire de la corporation des peintres, avec beaucoup de simplicité, comme un quelconque petit mercier des Batignolles, y jouait au jacquet avec un vieux monsieur à l'air bien digne, lui aussi, et c'est tout ce que j'ai vu, je vous l'affirme. Je n'ai rien vu, rien entendu, mais j'ai acheté le *Prolétair*, qui est l'organe du schisme, journal républicain, socialiste, possibiliste, et j'ai lu des choses étonnantes. J'ai lu d'abord dix-huit noms, qui sont les noms des dix-huit officiants ; ensuite, j'ai lu, oh ! pas entre les lignes, que les anarchistes, les révolutionnaires, les hervéistes, etc., étaient les malades du corps social ; qu'ils menaçaient de le contaminer et qu'il fallait, coûte que coûte, et même au prix des plus grands sacrifices, enrayer le fléau dévastateur : les trompettes de Jéhovah, annonciatrices du Jugement dernier, n'avaient pas de sons plus lugubres.

La trompette de M. Brousse, qui est un peu le Villette de la maison, et qui, jadis, voulait trouver des poitrines de rois et renverser les trônes à la lueur des bombes, la trompette de M. Brousse joue le morceau d'ouverture :

« Mais ce qui ne peut être toléré, sous peine de dislocation, c'est que sous le couvert d'un programme des éléments s'introduisent dans le parti pour faire une œuvre de déviation et chercher à faire prévaloir un programme différent ; ce qui est détestable, c'est que la force d'un grand parti soit ainsi compromis pour être employé à un objet qui n'est pas celui pour lequel des militants se sont groupés. A cela il faut y mettre fin.

« Pour parler clair, l'esprit d'anarchie pétrifie dans les syndicats et les groupes, mine le parti socialiste, en change les modes d'activité. Il est urgent de l'en chasser. »

Hein ! est-ce assez lamentable cette plainte d'un cœur déchiré, ulcéré...

Mais passons à une autre trompette, celle de M. Fournière, si vous voulez ; elle nous parle du danger des jeux révolutionnaires et antipatriotiques :

« Ce sont là jeux périlleux et pour les imprudents casse-cou et pour ceux qui se sont vainement efforcés de les retenir. Périlleux pour l'institution sociale elle-même, menacée de répression, et pour notre nationalité, dont la subordination à un empire militaire étranger serait un désastre pour

l'Humanité, puisque notre aspiration au suicide est irrésistible, satisfaisons-la sans sophismes gratuits ni lamentations superflues...

Sainte Balance, — C'est bien là le chant du cygne... Allons ! il n'y a pas à balancer.

Saint Cancer, — ...Outre que nous y gagnerions la sérenité du moment solennel qui doit présider à la dissolution la plus spontanée des mères... Quel poison fouillant, quel agent souverain d'annihilation accomplira le prodige ?...

Sainte Cassiopée, — Qu'importe la rapidité de notre exécution ?... Ne convient-il pas à notre justice intime que nous expions dans la souffrance prolongée le prolongement céleste de notre aberration planétaire ?...

Sainte Couronne, — Certes, le geste séduit exquis et magnifique que nous attendions, par exemple, de la lumière purificatrice le trépas prochain, imminent, cela en corps, dans l'attitude des héros impavides et immatériels, dont on ne peut incinérer que l'absence et l'absurdité !...

Sainte Ophiclus, — Par l'

les peuples qui se guident vers la liberté par nos lumières et nos expériences.

Puis, plus loin :

« Trop patients, nous crierait-on encore. Eh ! non, camarades, puisque nous voulons réaliser chaque jour, dans la joie de l'effort, tandis que vous attendez avec une patience égale à votre candeur, que les alouettes vous tombent toutes rôties dans le bec. Nous, au moins, nous voulons nous donner la peine de les prendre, de les plumer, de les cuire. Qui, de vous ou de nous, est le plus socialiste ? Est-ce Marthe la laborieuse qui s'active à la cuisine et au ménage ou bien Marie, qui file le parfait amour divin aux pieds du Christ en attendant que le couvert soit mis ? »

J'aime cette trompette-là, elle a un petit parfum biblique qui n'est pas pour moi déplaisant.

Il y a d'autres trompettes : autant de trompettes que d'officiants. Il y a des trompettes qui se réclament de Blanqui, de Bebel, et il y en a d'anonymes qui font de l'esprit, et quel esprit ! sur le dos des Beni-Anarchos ; il y a la trompette conciliatrice, encore que très digne, de Varenne ; il y a celle du citoyen J.-L. Breton, qui ressemble étrangement à un accordéon. Toutes résonnent du gubement.

Les habitants des Batignolles et des Epinettes en sont consternés, épouvanteront, et se demandent anxieusement ce qui va arriver.

Moi, je sais, ce qui va arriver. Ces dix-huit ont formé un camp retranché dans l'unité socialiste, en vue d'éviter les fréquentations dangereuses avec les révolutionnaires, les amitiés qui se mettent en travers des portefeuilles.

Ils sont socialistes, soit, mais plus encore possibilistes. Ils sont tranquilles, ne crient pas, eux, oh ! non ; ils arrivent tout doucement aux bancs ministériels, et pourront toujours se dire socialistes. L'exemple de Briand leur a profité. A-t-on assez jeté dans les jambes de ce malheur des discours véhéments, ses brochures, ses articles révolutionnaires d'antan ! Ils auraient pu, me direz-vous, s'intituler tout honnêtement radicaux-socialistes, mais Berteaux, Maujan et tant d'autres du même poil ont usé le mot ; tandis que « possibiliste », c'est presque neutre, et ça ne fait de mal à personne.

La peur de l'anarchiste, du révolutionnaire, est le commencement de la sagesse socialiste, et c'est la seule raison d'être de ce parti possibiliste qui n'est ni chair ni poisson, mais pourtant est un peu poison tout de même.

C'est un peu sale, et c'est petit, petit, petit...

Eugène Péronnet.

## Le Petit Noël de « la Guerre Sociale »

### Onze ans de prison

La bourgeoisie capitaliste française à chaque fin d'année semble vouloir se montrer particulièrement gentille avec les militants révolutionnaires.

Elle leur offre, soit des étrennes, soit leur petit Noël, sous la forme d'un certain nombre d'années de prison.

Il y a deux ans, c'était l'**Association internationale antimilitariste** à qui de la justice bourgeoisie faisait cadeau de trente-six ans de prison. Cette fois, c'est « la Guerre Sociale » qui, dans les personnes de Gustave Hervé, Almeyras et Merle, s'en voit gratifiée de onze ans.

Le progrès, fécond en incidents de tous genres, comme tous les procès de militaires, ne sauvera pas la Société. Les bourgeois apeurés et leur grand fic, ferment sur nous les portes des geôles. Tant mieux. Nous ne leur rendrons pas la pareille ; nous aurons mieux que ça à leur offrir quand on réglera les comptes.

## RÉFLEXIONS ROSES

### FUTURS TYRANS

L'*Humanité* fait de l'esprit. Ça ne lui réussit guère. Racontant des propos d'enfants, elle leur fait dire : « Nous, nous avons joué au groupe. C'était Pierre qui était le Président, Jacques le secrétaire et moi le Trésorier. J'ai touché les cotisations, et tu sais ! donné des règnes ! Ça été très amusant. »

Et l'auteur de l'article conclut par ces réflexions profondes : Jouer au groupe, Riez bourgeois ! Que vos rejetons jouent aux soldats, les nôtres joueront au groupe. A chacun son ambition. Les vôtres veulent être des officiers, les nôtres seront des militants ».

On sent très bien sous cette forme friole la mentalité socialiste se manifester d'une façon parfaite. L'ambition des fils de bourgeois les porte à la conquête des galons, ils rêvent de devenir des capitaines, des colonels, des généraux, ils aspirent à commander. L'ambition des fils de politiciens est plus pacifique, elle ne leur fait désirer que des places de présidents, de secrétaires, ou de trésoriers. Les premiers espèrent tenir sous leur joug le bétail militarisé courré sous leurs disciplines ; les autres se contenteront d'un troupeau électoral bien domestique. Les deux métiers se ressemblent : « Militants » et « Militaires ». Avec son air bon enfant, le rédacteur de l'*Humanité* nous laisse entrevoir la véritable valeur des bâtiments dont les socialistes engrangent habituellement leurs pensées. Ils parlent à tout instant d'émanciper le prolétariat, de sauver le peuple, de libérer les opprimés, de renverser la tyrannie et de sanctifier l'égalité les droits de chacun. Voilà d'excellents sentiments, mais hélas ! la réalité est bien différente de la théorie. On se contente d'em-  
mener les ouailles en plus grand nombre possible ; on leur demande que deux choses : cotiser d'abord, voter ensuite. Pour remplir ces deux fonctions, il est certain qu'il n'y a pas besoin, comme l'on dit, d'avoir inventé le fil à coudre le beurre. D'autant plus qu'elles concourent au même but. Voter pour eux, et leur fournir les moyens de satisfaire leurs appétits et de se hisser dans la barque gouvernementale.

Pour atteindre ce but, non seulement la gourdeur n'est pas un obstacle, mais c'est encore une excellente condition de réussite. Plus les suiveurs sont engourdis, plus ils sont faciles à exploiter par la nuée de parasites, délégués, pontives ou politiciens. Exemple : l'inéfable social-démocrate allemande.

En somme, c'est toujours l'éternelle transformation de l'autorité se dissimulant successivement sous l'uniforme militariste, la soutane, la tiare, la couronne royale, les galons du commandeur, le bureaucratisme collectiviste ou le législateur capitaliste. Et toujours pour écraser ce faible et l'isolé.

Si le rédacteur de l'*Humanité* a cru faire de l'esprit par sa petite comparaison, il s'est trompé. Troupie ou Troupeau c'est kif kif. Galonnés ou politiciens exploitent chacun de leur côté, l'imbecillité des voitures, qu'ils tyrannisent, ce qui prouve, une fois de plus, que toute « organisation » autoritaire est négligée de l'individu, puisqu'elle l'écrase sous sa hiérarchie et sa discipline — que celle-ci soit franchement autoritaire ou qu'elle revête le masque menteur de la démocratie. Que le despote s'impose brutalement ou qu'il utilise comme levier gouvernemental la veulerie de ses commentaires, le résultat est le même pour l'individu, toujours broyé et annihilé.

Ca n'est pas nouveau, du reste, c'est ce qu'nos voisins chaque jour dans la société, en petit et en grand. Que de chiens se disputent la proie, de Guesde à Clemenceau en passant par Sangnier ! Rien d'étonnant par conséquent à ce que les gosses de socialistes s'amusent « au groupe », comme ceux des galonnés jouent « au soldat ». A force d'endurer leurs ascendans rabâcher d'un air doctoral de pompeuses anéries où s'entrechoquent les mots « statuts, cotisations, règlements, radiation, sécrétariat, vote, trésorier, majorité », ils les répètent par esprit imitatrice. Les enfants sont de prafais singes. Aussi, dans leurs jeux plus ou moins naïfs, ils se battent pour savoir, lequel sera président... à moins qu'ils ne votent ! Ils ne perdent plus de temps pour s'abstraire et se préparer aux abattoirs de demain.

C'est une jolie génération de tyrans, d'exploiteurs et de taurins que vous nous préparez, messieurs du Quatrième État, en habituant vos morveux à « jouer au groupe ». Dans la caserne collectiviste, ils remplaceront les galonnés d'aujourd'hui. Devrons-nous agir avec eux comme il est souhaitable d'agir envers leurs prédecesseurs ? Homi soit qui mal y pense !

Fleur de Gale.

## Les Députés socialistes et les 15,000 francs

Ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Cet axiome, vieux comme le monde, semble devoir être confirmé, une fois de plus, par l'attitude de certains députés socialistes en présence des trois mille francs que le Parti exige qu'ils versent à sa cause de propagande.

Tous les députés socialistes, s'ils ne l'ont pas voté, ont accepté l'augmentation que nos « représentants » se sont octroyés sans se préoccuper de savoir si une telle augmentation serait de notre goût, sans s'inquiéter si nous étions décidés à payer toujours.

Deveze, Pastre et Fournier, tous trois députés du Gard et membres du parti uni, estimant que les 15.000 francs sont à eux, bien à eux, se refusent de rien verser au Parti. Ils refusent, disent-ils, parce que cette somme leur est nécessaire pour vivre, qu'ils ne peuvent vivre moins.

N'allez pas essayer de leur faire comprendre qu'ils sont plutôt nombreux ceux qui, dans notre société capitaliste, vivent avec moins. Devèze, Fournier et Pastre se riraient de vous. Ils vous répondraient qu'on voit bien que vous ne connaissez rien de la vie... des députés ; qu'au surplus, ils ont les 3.000 et qu'ils les gardent !

Dans une lettre communiquée aux journaux, Devèze, Fournier et Pastre expliquent pourquoi ils ne veulent pas rendre l'argent. Ils sont trop pauvres !

Rien qu'à sa lecture, on se prend de pitié pour ces pauvres élus qui, jusqu'alors, avaient dû vivre avec 25 balles par jour et qui, tout en en touchant 41 à présent, sont, néanmoins, pauvres comme Job et se verront, s'ils versent les 3.000, réduits à tendre, sur le pont de la Concorde, aux passants pitoyables, non le casque de Bélier, mais celui de Mangin.

Deveze, Fournier et Pastre garderont-ils les 3.000 francs ou encourront-ils le risque de l'excommunication majeure ? Voilà la question. La réponse est facile à prévoir. Les trois élus du Gard empocheront les 3.000 francs, continueront à les empocher. Et les petites affaires de la Révolution qui viendra un jour se feront quand même ; car l'action contre le régime capitaliste et bourgeois n'est point subordonnée à une question d'indemnité parlementaire.

Brund croit avoir écrit les lumières du ciel. C'est prétexte à rhétorique de tribune et crier au feu quand la maison est en cendres.

Les auteurs du bouquin officiel concluent :

« On rencontre encore de nos jours de petits Marats qui demandent des têtes. Ce sont, le plus souvent, de jeunes poseurs qui veulent se faire une réclame. Leur doctrine n'auront jamais aucun succès dans notre pays de France renommé pour son bon sens. »

En effet, les doctrines subversives ont si peu de succès dans le pays du bon sens que c'est un écolier anarchiste qui nous signale le fait !

Ceux qui sont au pouvoir sefforent d'étendre beaucoup plus les lumières d'en haut que celles d'en bas.

Mada.

Aséraphine Pajaud

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit un judicieux proverbe, et fort de ce précédent, je prends la plume pour répondre à tes déclamations un peu pueriles.

Non pas que je tiennes à encombrer les colonnes de ce journal d'une démonstration antiféodale, ce sujet ayant été ressassé par bon nombre de camarades, qui chose fort regrettable, n'ont pu arriver à le détruire, ce que je déplore sincèrement, comme je déplore qu'au vingtième siècle il soit encore impossible de prouver à des entêtés que la terre est animée d'un mouvement de rotation, seulement ce qui m'étonne c'est qu'en dépit des faits, qui héllos parlent d'eux-mêmes, viennent encore prétendre

Une lutte efficace contre tous les privilégiés, c'est-à-dire la lutte anarchiste, se composerait de deux actions irrductibles que j'ai appelées les deux réalisants de l'anarchie. Ces deux actions sont :

- 1° L'antiféodalisme ;
- 2° Le Boycott des Services de l'Etat.

Gevaut.

## Un Couronnement

Tandis que se déroulait le procès de la Guerre Sociale, nous parvenaient quelques renseignements illustrant la thèse des accusés d'une façon par trop éclatante. Nous avons, ici-même, le cas des deux soldats du 4<sup>e</sup> de ligne, Gallois et Ythier, accusés sans preuve d'avoir crié, le 14 juillet 1907, étant en permission : « Vive le 17 ! » Nous avons dit comment il n'y avait aucune preuve contre eux ; comment la caricature Bléger, leur colonel, les avait maintenus sans motif en cellule trois mois durant ; comment sa haine inassouvie avait imaginé d'inventer une pseudo-perquisition dans les paquetages, où auraient été découverts des documents et livres antimilitaristes ; comment Gallois et Ythier avaient été tenus dans l'ignorance de cette manœuvre, de ses soi-disant résultats de la pseudo-instruction qui la suivit ; comment, enfin, sur un rapport direct de Bléger, les deux petits paysans de l'Yonne, dont l'un libérable en septembre dernier, avaient été condamnés sans avis, sans comparution, sans appel, par la culotte de Picquart à la déportation à Biribi.

L'enfant chéri de Gallifet se ravise par la suite. A Biribi, il y a des oreilles pro-façons. Changement de direction, et en route pour la bagne de l'île d'Oléron.

Done, Gallois, qui était libérable depuis deux mois, et Ythier, qui avait encore un an à faire, furent dans ces conditions expédiés au commencement de novembre à Oléron.

L'un d'eux en revint le 27 du même mois : c'était Gallois qu'on se décidait enfin à relâcher. Cheveux, barbe, moustaches, sourcils, on lui avait tout rasé, mais c'est-il dû faire des années de bagne.

Pourquoi, d'ailleurs, le relâchait-on ? Par pur bon plaisir, par loufoquerie peut-être, puisque Ythier restait maintenu, tandis que la même accusation pesait sur eux deux. Si donc elle était injuste pour l'un et pour la même si l'on reconnaissait exagérée la punition prononcée, pourquoi n'en convenait-on pas pour l'autre ?

Mystère et intelligence militaire !

Mais il y a mieux. Picquart se souvient de la façon dont on peut économiquement se débarrasser de quelqu'un. En qui Ythier le gène-t-il ou gêne-t-il Bléger ? C'est peu commode à savoir, même à déduire ; mais le fait est patent et c'est la que le divin Picquart se révèle bien l'enfant chéri et le préfet du massacreur de la Commune. Tout comme on l'avait expédié lui, colonel Picquart, dans l'extrême-sud tunisien, où Esterhazy comptait bien en être débarrassé par une balle opportune, de même notre ministre de la guerre vient d'expédier Ythier au Maroc.

Parce qu'il a pu avoir des sentiments d'amour très modérés envers le militarisme que nous stigmatisons, on l'envoya crever sous les balles marocaines, pour le plus grand profit de Schneider et de Camondo.

Doux pays des Droits de l'Homme et du Citoyen !

**Ursus.**

P.-S. — Je rappelle ici que les Jeunesse socialistes de l'Yonne viennent de se reformer et que leur déclaration-manifeste ayant témoigné de leur intention de rénover la propagande antimilitariste, Picquart les poursuit en la personne de Luc Froment, le secrétaire, et Dupuy, le gérant du *Travailleur Socialiste*. Inutile de rappeler ici ce que fut le *Pioupouï de l'Yonne* et quelle fut sa propagande. Or, c'est en vue de faire reparaître et de reprendre sa propagande que les Jeunesse socialistes de l'Yonne se remettent à l'ouvrage.

Il est donc urgent de les aider, de les encourager. Nous pensons bien que, de leur côté, elles ne vont pas oublier Ythier et que, aidées de Gallifet, libérée, elles n'attendent pas qu'il soit mort pour en faire un martyr de la « Cause ».

**U.**

**Ursus.**

— Je rappelle ici que les Jeunesse socialistes de l'Yonne viennent de se reformer et que leur déclaration-manifeste ayant témoigné de leur intention de rénover la propagande antimilitariste, Picquart les poursuit en la personne de Luc Froment, le secrétaire, et Dupuy, le gérant du *Travailleur Socialiste*. Inutile de rappeler ici ce que fut le *Pioupouï de l'Yonne* et quelle fut sa propagande. Or, c'est en vue de faire reparaître et de reprendre sa propagande que les Jeunesse socialistes de l'Yonne se remettent à l'ouvrage.

Il est donc urgent de les aider, de les encourager. Nous pensons bien que, de leur côté, elles ne vont pas oublier Ythier et que, aidées de Gallifet, libérée, elles n'attendent pas qu'il soit mort pour en faire un martyr de la « Cause ».

**U.**

**Ursus.**

— Je rappelle ici que les Jeunesse socialistes de l'Yonne viennent de se reformer et que leur déclaration-manifeste ayant témoigné de leur intention de rénover la propagande antimilitariste, Picquart les poursuit en la personne de Luc Froment, le secrétaire, et Dupuy, le gérant du *Travailleur Socialiste*. Inutile de rappeler ici ce que fut le *Pioupouï de l'Yonne* et quelle fut sa propagande. Or, c'est en vue de faire reparaître et de reprendre sa propagande que les Jeunesse socialistes de l'Yonne se remettent à l'ouvrage.

Il est donc urgent de les aider, de les encourager. Nous pensons bien que, de leur côté, elles ne vont pas oublier Ythier et que, aidées de Gallifet, libérée, elles n'attendent pas qu'il soit mort pour en faire un martyr de la « Cause ».

**U.**

**Ursus.**

— Je rappelle ici que les Jeunesse socialistes de l'Yonne viennent de se reformer et que leur déclaration-manifeste ayant témoigné de leur intention de rénover la propagande antimilitariste, Picquart les poursuit en la personne de Luc Froment, le secrétaire, et Dupuy, le gérant du *Travailleur Socialiste*. Inutile de rappeler ici ce que fut le *Pioupouï de l'Yonne* et quelle fut sa propagande. Or, c'est en vue de faire reparaître et de reprendre sa propagande que les Jeunesse socialistes de l'Yonne se remettent à l'ouvrage.

Il est donc urgent de les aider, de les encourager. Nous pensons bien que, de leur côté, elles ne vont pas oublier Ythier et que, aidées de Gallifet, libérée, elles n'attendent pas qu'il soit mort pour en faire un martyr de la « Cause ».

**U.**

**Ursus.**

— Je rappelle ici que les Jeunesse socialistes de l'Yonne viennent de se reformer et que leur déclaration-manifeste ayant témoigné de leur intention de rénover la propagande antimilitariste, Picquart les poursuit en la personne de Luc Froment, le secrétaire, et Dupuy, le gérant du *Travailleur Socialiste*. Inutile de rappeler ici ce que fut le *Pioup*

Pas de gaz, pas de gaziers à Nantes? Ainsi s'exprimaient les quotidiens mercudi, tout était terminé, la Compagnie avait mis les pouces.

\*\*  
Les mineurs de Saint-Lauds, pour obtenir un relèvement de leurs salaires et pour protester contre un nouveau règlement de travail, se sont mis en grève.

A Hem, près Lille, les ouvriers d'une filature se sont mis en grève. Pour ne pas se trouver dans l'obligation de statuaire aux volontés de leurs ouvriers, les patrons ont fermé leur boîte.

Quand un ouvrier est assez mafie pour accepter de se faire le chien de garde de ses patrons, il ne doit pas s'étonner si ses anciens camarades ne veulent pas rester sous ses ordres.

C'est ce qui vient d'arriver à un faquin qui, aux mines de Faymoreau, avait accepté d'être chef de poste. Les mineurs refusèrent de descendre au fond. La direction, devant l'attitude énergique des mineurs, fit appeler un sous-préfet, qui ne put qu'engager le chef de poste à démissionner.

Ne voilà-t-il pas encore une preuve de la nécessité pour le prolétariat de ne pas se laisser faire, de montrer les dents pour avoir ce qu'il veut?

A Fourmies et à Trizol, les ouvriers meilleurs des trois fonderies sont en grève. Ils réclament la journée de dix heures au lieu de douze pour le même salaire de cinq francs.

Ils ne sont pas très gourmands, ces grévistes.

Ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré ou expire avec ce numéro, vous diront bien nous en envoyer le montant directement, afin de nous éviter des frais de poste onéreux et inutiles.

Ceux qui ne voudraient pas renouveler devront nous réexpédier le numéro, avec la mention : « refusé ».

## BIBLIOGRAPHIE

Mother Earth, publié par Emma Goldman, en anglais, paraît tous les mois. Adresse : 210, East Thirteenth Street, New-York, Etats-Unis.

Le numéro de décembre contient des articles de : William Mountain ; Maryson ; Emma Goldman ; Kelley Durban Vollaline de Cleyre, etc., etc.

La bibliothèque de Salud y Fuerza, Plaza Comercial, 8 (borne) Barcelone, vient de faire paraître la Mujer esclava, de René Changhi ; El Problema de la población, par Sébastien Faure.

Notre camarade Pierre Ramus vient de faire paraître à Vienne Wohlstand für alle, bi-mensuelle en langue allemande.

Cet organe paraît devoir être très intéressant. Son premier numéro contient un

mouvement révolutionnaire et anarchiste international des plus complets ; un article sur les parlementaires et les révolutionnaires dans le parti socialiste français et un supplément littéraire.

Administration W. Vurbetsch, IV Schenburgrasse 5. III. Wien. Abonnement pour l'extérieur, 3 fr. 50 l'an, 1 fr. 75 pour six mois.

L'Assiette au Beurre de cette semaine (qui ne nous est point parvenue) contient, sous la signature de Grandjouan, Désiré, Poulbot, Ricardo Florès, une série de dessins intitulés le Réveillon de Jésus.

L'excellent numéro 14-15 de Socia International Revue, que nous annonçons bien tardivement, contient un beau dessin de Bern, dédié à notre regretté camarade Einar Hakansson ; différents articles de Amiko, J. S. R., Devaldes, Clofor, Deshayes, Bruyn, Fryer ; un mouvement social important d'Argentine, Autriche, France, Espagne, Hollande, Italie, Portugal, Russie, Uruguay, Etats-Unis ; et de très intéressantes communications.

(Le n°, 0 fr. 60 — 45, rue de Saintonge, Paris.)

## L'Agitation

SAINT-DENIS

Comme on sent bien que les élections municipales sont proches ! Les partis politiques de toutes couleurs, depuis les royautes jusqu'aux socialistes plus ou moins unies, s'agencent. Mais, les plus agées sont, en ce moment, les radicaux.

C'est pourquoi, laissant de côté les royalistes qui, à Saint-Denis, sont sans influence, comprenez quels sont les jeunes faucons sortis de l'école des frères, les opportunités qui ne sont rien sans les radicaux, je veux dire quelques mots de ces derniers.

Depuis longtemps, depuis toujours, même aux progressistes, les radicaux de Saint-Denis ont eu quelquefois des velléités de se rapprocher des socialistes, de les étendre mais pour mieux les étouffer. Ce petit jeu réussit avec les socialistes, les radicaux voulurent le pratiquer avec les opportunistes. Cela ne leur réussit point. Aux dernières élections, maints radicaux furent jetés par-dessus bord.

Plaies et grinements de dents. Scission entre les radicaux. Scission qui ne se serait pas produite si ceux qui la firent avaient décroché la timbale au mat d'élection.

De cette scission entre radicaux naquit le groupe d'action radicale-socialiste, groupe amorpho, composé de tous les apôtres, de toutes les fumisteries, de tous les canards propres à piiper les suffrages des gogos. Nos radicaux-socialistes notaient jeu ne tendent à rien moins qu'à faire le bonheur du peuple, pourvu bien entendu que ce bon peuple le veuille bien et saute voter. Bien voter veut dire voter pour les radicaux.

Nous autres libertaires, qui n'avons aucun intérêt électoral à soigner, nous pourrons lors de la prochaine campagne électorale, assister à des luttes plutôt drôles. Et, si, aujourd'hui, je parle un peu des radicaux-socialistes, je me propose par la suite de parler des autres politiciens qui, eux aussi, veulent faire le bonheur du peuple au moyen du bulletin de vote.

MONTLUÇON

Depuis les grèves de mai 1906, à Montluçon, il n'est pas de groupe, pas d'organisation, tant socialiste, syndicaliste ou anarchiste qui n'a, de temps à autre, signalé les effronteries de

toutes sortes que le patronat usinier fait subir à ses esclaves, de temps à autre, le *Louvrier* a donne quelques détails sur des faits de discussions ou de canulars politiciens, quelques compte rendus de réunion ; *Le combat*, organo socialement révolutionnaire de la région, a quelques fois donné sur ces personnes plus ou moins d'accord avec les groupes collectivistes, et lance quelques appels syndicats, mais, encore une fois, c'est tout.

Il faut cependant par la voix du *Libertaire*, faire connaître les procédures de plus en plus audacieuses d'un patronat qui se sent le maître dans son royaume et l'organisation vraiment syndicale fait défaut, ou est tout au moins bien nommée.

Les conséquences ! les recherchera-t-on ? L'écho du mouvement de mai 1906, la lacune des ouvriers qui aiment mieux sacrifier les victimes que le patronat réclame, plutôt que de pousser la lutte à outrance, d'où résultats : exil de tous compagnons de lutte, dégot des autres, et, finalement, mort des organisations, critiques de toutes sortes, etc...

Il est temps d'y remédier, et si les organisations tant révolutionnaires soient-elles restées muettes, *Le Libertaire* assumera la tâche de dévoiler l'insolence de plus en plus croissante du patronat et de ses satellites.

Un fait tout récent, prouvant l'audace du patronat usinier, reste sans écho de la part des organisations. *Le Libertaire* le signale à l'attention des camarades :

« Le 12 décembre 1906, aux ateliers de la Ville-Gozet (de la Compagnie Chatillon-Commentry), on fit procéder à l'élection de délégués ouvriers pour la cause de secours de l'usine. A cette occasion, et pour bien faire voter, parce que nombreux d'ouvriers étaient absents, le directeur fit placer l'avis suivant :

« Les ouvriers quitteront le travail à cinq heures ; ces ouvriers pourront sortir sans difficulté avec leurs cartes timbrées du casier de l'usine, en ayant soin de la présenter au concierge. »

« Le sous-directeur, CHEVRIER. »

Vous avez compris ? pour faire voter les ouvriers, la Compagnie usait d'un procédé tout neuf : votez ! vous sortez à 5 heures au lieu de 6 et bénéficierez de l'heure ; mais ne votez pas, vous resterez jusqu'à 6 heures.

C'est la liberté de conscience que l'on met en jeu. Est-ce assez dire que bientôt l'on enchaînera au pied de l'atelier ou de la machine si n'y prend garde.

Lorsqu'une Compagnie tient tant à ce que les ouvriers votent en leur accordant le bénéfice d'une heure, il faut croire que les délégués ouvriers pour lesquels la Compagnie fait cette réclamation sont plutôt au service de la Compagnie qu'à celui de leurs collègues. Heureusement que beaucoup ont compris car les résultats ne furent guère meilleurs que l'an passé. A part les brefs galeries que ce patronat a su domestiquer, le reste fut faire son devoir : malgré cela, nos braves délégués ont siégé aux côtés du patron sans avoir eu une majorité ; je vous laisse à penser le travail qu'ils y feront !

On Syndicaliste Libertaire.

VESOUL

La sainte Eglise romaine, aux temps obscurs du moyen-âge brûlait les schismatiques. Elle se contente, aujourd'hui qu'elle n'a plus sa puissance d'autrefois, de soulever contre ceux qui ne se conforment plus aveuglément à la parole papale, les quelques idiots que les dogmes chrétiens ont à ce point abrutis qu'en fait ce qu'on veut.

A Confrégiale, près Vesoul, il y a des orthodoxes et des schismatiques. On s'y regarde en chiens de faïence.

L'autre jour, l'abbé Tavel, schismatique, étant en voiture avec des amis, fut assailli par des orthodoxes. Une bagarre eut lieu. Les saints hommes de Dieu firent usage du revolver, les foudres célestes ne suffisirent pas. Un orthodoxe en est mort.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.

La caméra de la police, pris de panique, a été détruite.